Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 52 (1923)

Heft: 1

Artikel: La réforme scolaire de Saint-Urbain (Lucerne) à la fin du XVIIIme siècle

Autor: Lussi, Albert

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039341

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La réforme scolaire de Saint-Urbain (Lucerne)

à la fin du XVIIIme siècle [1]

La réforme scolaire de St-Urbain fut, après la contre-réforme du concile de Trente, le premier essai important tenté en Suisse pour l'amélioration de nos écoles de campagne. Elle a amené la création de la première école normale dans notre patrie.

Commencement de la réforme. — La réforme a commencé au nord de l'Allemagne. Au XVIIIme siècle, quelques souverains, Frédéric-Guillaume Ier, Frédéric II de Prusse, Marie-Thérèse, Joseph II, vinrent en aide aux écoles populaires, afin de trouver dans le peuple une force contre la noblesse. Au point de vue économique, les paysans constituaient l'appui principal de l'Etat.

Le piétisme dans la première et le rationalisme dans la seconde moitié du XVIIIme siècle eurent sur la vie intellectuelle une influence profonde. Dans le domaine pédagogique, le rationalisme prend le nom de philanthropisme. Le piétisme fut une réaction contre le dogmatisme du XVIIme siècle. Ses chefs étaient Spener et Franke. Le piétisme, qui domina l'école protestante d'Allemagne jusqu'au milieu du XVIIIme siècle, dégénéra en sentimentalisme outré ; il dut céder le pas au rationalisme.

La « souveraineté de la raison » fut importée en Allemagne par des philosophes hollandais, anglais et français, Spinoza, Locke, Shaftesbury, Bayle, Voltaire, Rousseau et les matérialistes français du XVIIIme siècle. Le rationalisme eut une grande influence sur l'éducation. Le rationaliste Basedow (1724-1790) gagna le peuple allemand aux idées de Comenius, de Locke, de Rousseau. Un philanthrope modéré, Rochow (Brandebourg), écrivit en 1772, pour la formation méthodique des maîtres, l'*Essai d'un livre de lecture pour les enfants de la campagne*, et pour les enfants l'*Ami du paysan*, qui, dès 1776, est intitulé l'*Ami de l'enfance.* Ce dernier volume servit de modèle aux nouveaux livres de lecture ; plus de 100,000 exemplaires furent répandus en Allemagne, en Autriche et en Suisse. Rochow voulait habituer les enfants aux exercices de réflexion et aux recherches personnelles. Les leçons intuitives et les causeries sur les objets pris dans le milieu de l'enfant et non les exercices d'épellation doivent, selon lui, servir de point de départ à l'enseignement. Le P. Girard prisait beaucoup le manuel de Rochow.

« Le règlement général des écoles de la campagne » , rédigé par le pédagogue Hecker, de Berlin, entra en vigueur en 1763 pour les

[1] Ce travail est un résumé de l'excellente thèse de Mlle Anna Hug, professeur à Lucerne, intitulée : « Die St. Urbaner Schulreform an der Wende des 18. Jahrhunderts », publié dans le 12me volume (1920) des Schweizer Studien zur Geschichtswissenschaft, Leemann, éditeur, Zurich.

écoles prussiennes. L'abbé Felbiger de Sagan élabora un règlement scolaire, approuvé par le roi, pour les provinces catholiques de Silésie et de Glatz.

L'Autriche prit des mesures plus énergiques que l'Allemagne en faveur de la réforme scolaire. Toutes les écoles de la monarchie furent placées sous la juridiction de l'Etat. En 1771 fut fondée, sous la direction du pédagogue Joseph Messmer, la première école normale autrichienne, qui servit de norme pour toutes les autres écoles. Mais celle de Felbiger, à Sagan, la supplanta bientôt en célébrité et en influence.

Sagan devint, comme Berthoud trente années plus tard, le rendez-vous des maîtres de tout le centre de l'Europe.

La réforme de Felbiger. — Felbiger est né en 1724 à Grossglogau en Silésie ; il entra en 1746 au couvent des Augustins de Sagan. A Berlin, il apprit à connaître l'école normale de Hecker et la méthode de l'instituteur Hähn, qui était, comme Hecker, élève du piétiste Franke.

Hähn partit de l'idée que l'enseignement doit être présenté aux enfants sous forme de plans synoptiques écrits au tableau noir. Pour économiser du temps et de la place, le maître abrégera les mots. De là le nom de méthode par lettres ou « méthode littérale ». Cette méthode est trop systématique ; elle est hérissée de trop de divisions et de subdivisions ; elle n'est ni intuitive ni psychologique. L'assimilation de ces tableaux synoptiques est avant tout un travail de mémoire. Cette méthode assure cependant l'acquisition rapide de connaissances positives.

Felbiger adopta cette méthode et la développa encore, de sorte qu'elle prit le nom de « méthode de Sagan ». Il l'introduisit dans toutes ses écoles. Le ministre de Prusse le chargea d'étendre sa méthode dans toute la Silésie. Felbiger travailla énergiquement à la formation des maîtres. Il enseigna lui-même la méthodologie, composa des manuels, réédités à plusieurs reprises, et fonda des écoles-modèles. Deux cent cinquante et une écoles furent établies sous la direction de Felbiger. Son œuvre principale, publiée en 1768, est : *Qualités, connaissances et conduite de l'instituteur.* Elle fraya le chemin au développement de la méthode de Hähn. Ce livre comprend quatre parties ; la première traite de *l'enseignement simultané.* Elle marque un grand progrès. Comenius déjà conçut l'idée de cet enseignement, mais il ne sut pas la réaliser. Jusqu'alors le maître s'occupait individuellement de chaque enfant ; les autres élèves attendaient. Felbiger répartit les enfants en classes. Chaque classe reçoit un enseignement simultané ; les autres divisions sont, pendant ce temps, occupées à un travail utile. Les résultats obtenus contribuèrent puissamment à l'extension de la méthode de Sagan.

La deuxième partie traite de l'enseignement par demandes et réponses (catéchèse). Felbiger dit que cette méthode exerce l'in-

telligence, fortifie la volonté en exigeant l'attention et met l'imagination en activité. La méthode socratique, appliquée à toutes les branches, est un progrès ; elle lutte contre la mémorisation de textes que l'enfant ne comprend pas.

La troisième partie parle de la méthode par lettres et la quatrième, du procédé des tableaux synoptiques.

La pédagogie de Felbiger tend un peu à l'utilitarisme : les enfants sont orientés vers un bonheur terrestre. La raison est la faculté dominante. Felbiger veut, comme les Philanthropes, une discipline douce. Mais la réforme de Felbiger a un caractère catholique bien prononcé ; elle veut lutter contre l'indifférence religieuse en créant de bonnes écoles catholiques.

En 1772, Felbiger fut appelé à Vienne par Marie-Thérèse. Il publia en son nom un règlement général pour les écoles. L'école devint obligatoire ; des commissions scolaires furent instituées dans chaque province. Dans chaque village fut fondée une école populaire, dans chaque district, une école principale et dans chaque province, une école normale. L'œuvre de Felbiger tend à la centralisation de l'école.

Felbiger composa en tout soixante-dix-huit manuels. En 1775, il publia sa *Méthodologie*, qui fut traduite en plusieurs langues. Le peuple commença à s'intéresser à l'école. Mais Joseph II ne sut ni comprendre ni apprécier Felbiger. En 1782, il le déchargea de son emploi et lui ordonna de s'occuper de la réforme des écoles hongroises. Mais les circonstances défavorables ne permirent pas de réaliser ce travail. Felbiger mourut le 17 mai 1788.

Ces réformes scolaires eurent leur répercussion en Suisse. Les cantons catholiques envoyèrent des instituteurs à Sagan pour y faire leur « apprentissage » ; ils firent venir aussi des maîtres formés à l'école de Felbiger.

Saint-Urbain dans le canton de Lucerne devint le centre de la réforme scolaire suisse selon l'idée de Felbiger.

L'utilisation de la méthode de Felbiger à Saint-Urbain. — Les conditions scolaires dans notre pays, au commencement du XVIIIme siècle, furent toutes spéciales. Il y eut, d'une part, des hommes savants tels que Euler et Bernouilli à Bâle, Bodmer, Breitinger, Lavater, Gessner, Heidegger à Zurich, Haller à Berne, Balthasar à Lucerne, Jean de Muller à Schaffhouse, des instituts savants et des écoles pour les classes supérieures à Zurich, Winterthour, Bâle, Berne, Neuchâtel et Lucerne. D'autre part, l'instruction populaire était misérable et négligée. L'Etat ne faisait rien pour le peuple. Les communes et les curés veillaient seuls à la marche de l'école. Les décrets synodaux de 1567 de l'évêque de Constance obligeaient les prêtres à fonder des écoles. De fait, c'est à l'Eglise que revient le mérite d'avoir été, en Suisse, jusqu'à la Révolution française, l'éducatrice des masses populaires. Dans les cantons protestants,

l'enseignement était aussi entre les mains des pasteurs. Au cours du XVIIIme siècle, ceux-ci s'en retirèrent de plus en plus, tandis que des écoles catholiques restèrent à la charge des bénéfices ecclésiastiques jusqu'au delà de l'Helvétique. Jusqu'en 1798, l'école populaire était considérée avant tout comme un établissement de formation religieuse et morale. Sa tâche principale était de former de bons chrétiens et des sujets soumis. Lorsque, sous l'Helvétique, l'Etat prit en main la direction de l'école, celle-ci prit une nouvelle orientation : elle s'appliqua à faire connaître à l'élève ses droits et ses devoirs civiques, à lui apprendre à remplir ces devoirs, et à développer ses aptitudes professionnelles.

L'école populaire de la Suisse allemande n'était guère prospère au XVIIIme siècle. Beaucoup de localités manquaient de maison d'école ; les heures de classe étaient fixées arbitrairement par le maître, la fréquentation était irrégulière, soit à cause de la pauvreté, soit à cause de la négligence des familles. Là où le curé ne s'était pas chargé de l'enseignement, les maîtres se recrutaient parmi les paysans, les sacristains, les journaliers, les artisans ruinés, les invalides, les mendiants, etc. On n'avait pas une idée assez haute de la vocation d'instituteur ; le plus souvent, les traitements étaient insuffisants.

A l'école, la mémorisation était prépondérante. Le chant, le calcul, l'écriture et la lecture étaient des branches facultatives. Souvent, il n'y avait que la moitié des garçons et moins encore de filles qui apprenaient à écrire. Les classes étaient divisées d'après les branches : la première classe épelait ; la deuxième syllabait ; la troisième lisait et apprenait par cœur ; la quatrième écrivait. Les enfants apportaient des manuscrits, des almanachs, des journaux, des livres de prière à lire en classe.

En 1780, survint la réforme scolaire de Saint-Urbain. Saint-Urbain, un couvent de Cisterciens, fut, dès l'origine, un foyer d'art et de sciences. En 1778, l'abbé Benoît Pfyffer chargea plusieurs Pères d'étudier la méthode de Felbiger. Le Père Nivard Krauer, né en 1747 à Lucerne, est celui dont le nom est le plus étroitement lié à la réforme. En 1782, il composa de nouveaux manuels scolaires. Du trivium conventuel sortit la première école normale de la Suisse. Des candidats à l'enseignement affluèrent de partout. En 1785, une centaine de maîtres soleurois enseignaient selon la méthode de Saint-Urbain. Dans le canton de Lucerne, cette méthode rencontra çà et là quelque méfiance chez les autorités et le peuple qui lui trouvaient une tendance rationaliste. L'abbé supprima les cours en 1785, et le trivium continua à exister.

Krauer composa des manuels pour l'enseignement de la religion, de la langue, du calcul et une méthodologie qui eut une grande influence sur les écoles catholiques de la Suisse.

Ces livres, réédités à plusieurs reprises, étaient très répandus

surtout dans le canton de Soleure, dans la partie allemande du diocèse de Bâle, dans la Suisse centrale, dans les localités mixtes. Uri, Lucerne, Zoug rendirent la méthode de Saint-Urbain obligatoire pour l'école populaire.

La méthodologie à l'usage des maîtres des écoles normales, des écoles de la ville et de la campagne de la république de Soleure est importante. Ce livre pénétra dans tous les cantons catholiques. Krauer demande un enseignement adapté à chaque classe. Comme Felbiger, Krauer veut la méthode socratique, c'est-à-dire l'enseignement par demandes et réponses ; la méthode par lettres et le procédé des tableaux synoptiques doivent être fréquemment employés. C'est donc un enseignement déductif.

La répartition des élèves en classes, d'après Krauer, répond à nos idées modernes. Les élèves avancent tous ensemble dans une division supérieure, après avoir subi un examen pour toutes les branches.

Le programme comprenait : la connaissance des lettres, l'épellation, la lecture, le calcul, la calligraphie, l'orthographe, la rédaction et la religion. Il est regrettable que Krauer ne connût que la méthode d'épellation et non la méthode phonétique. Celle-ci ne se fraya un chemin qu'au XIXme siècle. Les élèves épelaient en chœur. Krauer demande de la part du maître et de l'élève une lecture expressive et agréable. Pour ce qui concerne l'enseignement de la langue, on se bornait alors à l'explication, à la lecture et à la copie de lettres, surtout de lettres d'affaires. A la leçon d'arithmétique, les élèves apprenaient les quatre opérations fondamentales avec nombres entiers, fractions et nombres mixtes, la règle de trois, la règle d'intérêt et de société, mais on ne faisait point de part au calcul mental. On fonde l'enseignement de l'écriture sur des principes calligraphiques.

Les élèves fréquentaient l'école pendant quatre hivers, du 11 novembre à Pâques, trois heures l'avant-midi et trois heures l'après-midi. Les enfants devaient avoir sept ou huit ans pour être admis à l'école.

Appréciation de la méthode. — Défauts : Elle exige trop de mémorisation ; elle gêne l'individualité du maître et de l'élève. Elle ne demande pas d'intuition, pas d'exercices de langage, pas de calcul mental.

Mérites : Krauer donne à l'arithmétique la place qui lui est due ; il veut en faire une science pratique (Pestalozzi conçoit l'arithmétique avant tout comme un exercice d'intelligence ; il ne tient pas assez compte des exigences de la vie). Malgré la méthode défectueuse d'épellation, Krauer a pu faire acquérir rapidement des connaissances nombreuses. Pour apprécier la méthode de Krauer à sa juste valeur, il faut tenir compte des circonstances défavorables du temps. Pour son époque, la réforme de Saint-Urbain marque un très grand progrès.

Elle obtint de l'ordre, de la méthode dans les études, une disci-

pline ferme, un programme bien défini et coordonné. Krauer eut le mérite d'intéresser le peuple à l'école et d'aplanir les voies aux réformes scolaires du XIXme siècle. ALBERT LUSSI.

Etude du vocabulaire par les textes

Il existe dans le poème « Eve » de Charles Péguy une vision du bœuf et de l'âne à la crèche qui déchaîna la verve bouffonne de l'auteur et nous valut une hilarante litanie.

L'on peut entendre, dans notre canton, une pareille litanie dont chaque couplet murmure dans toutes les gammes : « Nos enfants ignorent le vocabulaire. » Evidemment, ils ont tort ; c'est un défaut. Quelles en sont les causes, peut-on y trouver un remède ? C'est ce que nous nous proposons d'étudier en quelques articles qui résumeront des expériences faites dans notre classe.

* * *

Il n'est certes point nécessaire de prouver que les enfants de « chez nous », de la campagne surtout, ignorent par trop les vocables et leur emploi. C'est à qui s'obstinera dans la répétition des mêmes mots, à qui abusera des adjectifs : « beau », « joli », « grand », « petit ». S'agit-il de Fribourg ? — C'est une jolie ville. — Le pont suspendu ? — Il est joli ! — La cathédrale de Saint-Nicolas ? — Elle est « jolie » toujours. — Sont-ils romantiques? Un clair de lune ? Joli, vous dis-je, et joli aussi un coucher de soleil. Une promenade ? Pensez donc! « c'était joli »; quant au Moléson, il ne peut être que « joli », comme les sommets voisins, comme Fribourg, comme la cathédrale, comme la nature, comme ..... tout !.....

Messieurs, saluez cette avalanche de « jolies choses » !... et ce vocabulaire français d'une « jolie » richesse !...

* * *

Ceci constaté, nous nous permettons tout d'abord de justifier notre titre : *Etude du vocabulaire par les textes.*

A quoi sert le vocable ? Les mots avec leur sens intelligible, leur coloris, leur sonorité, leur valeur évocative servent à traduire les idées. Il est donc logique d'appuyer l'étude du vocabulaire sur un texte, sur des idées. Ce serait en effet une erreur de croire que l'étude du vocabulaire « pour le vocabulaire » donnerait un résultat proportionné au temps employé, aux énergies dépensées. Avons-nous dit que le résultat serait médiocre ? Point du tout et cette méthode pratiquée dans notre classe pendant un certain temps nous a valu, au contraire, de très satisfaisants progrès. Il est vrai que chaque élève fait du latin, ce qui facilite singulièrement le développement du vocabulaire en soi. Cependant, et nous insistons sur ce point, *les résultats n'ont pas été en proportion avec l'effort* et ceci suffit pour condamner une méthode en cette époque où le triomphe de la vitesse